

1. Le moi

Le fondateur de l'autobiographie contemporaine

« Je veux montrer à mes semblables un homme
dans toute la vérité de la nature ; et cet homme,
ce sera moi. »

Les Confessions, livre I, Édition de la Pléiade, Tome I,
Paris, Gallimard, 1959, p. 5.

Idée



Rousseau avec cette phrase ouvre les *Confessions* et nous livre son projet : se peindre au sens de Montaigne. C'est-à-dire se livrer au lecteur dans toute sa vérité et sans fards. Il s'agit de « montrer » ce qu'il est sans une mise en forme qui mettrait en scène un homme reconstruit à son avantage. Mais au-delà de cette affirmation problématique, c'est à la nature du moi que renvoie cette exigence : il s'agit de se peindre mais dans sa singularité et dans son authenticité.

Contexte

Les *Confessions* publiées à titre posthume en 1782, pour la première partie, puis en 1789 restent l'ouvrage majeur de Rousseau car ce texte est l'œuvre d'une vie. L'auteur en forme le projet à partir des années 1759-1760. Les *Confessions* se réfèrent à saint Augustin pour le titre mais elles sont éloignées du genre de l'autobiographie religieuse. Dans les *Confessions* pour la première fois apparaît le thème fondateur de l'enfance et une volonté de sincérité parfois problématique.

Commentaire

Pour reprendre les remarques de Philippe Lejeune, Rousseau fonde le genre autobiographique moderne en présentant cinq aspects originaux :

- il utilise les techniques romanesques pour faire revivre le passé voire pour le recréer ;
- il écrit les *Confessions* comme une quête d'identité : l'écriture doit lui ouvrir une véritable connaissance de lui-même ;
- il découvre la place capitale des commencements dans une existence ou une vie (l'enfance, l'amour, la faute, le sentiment de la nature) ;
- il accorde un intérêt à des éléments qui n'étaient pas examinés en son temps (sexualité enfantine, autoérotisme). Et il le fait avec sérieux ;
- il élabore une théorie de l'autobiographie tout en la fondant en pratique.

C'est au sein de cette structure que la citation prend son sens : il s'agit pour Rousseau de bien marquer sa double singularité. D'abord en tant qu'auteur puisque personne avant lui n'avait essayé de se décrire en toute sincérité. Il pense être radicalement novateur et il affirme volontiers que personne après lui ne pourra l'imiter. Le lecteur critique prendra l'affirmation pour prétentieuse. Il songera à Montaigne ou à Jérôme Cardan qui décrivent leur vie et leur parcours intellectuel. Pourtant Rousseau se singularise, dans les textes de la Renaissance il n'y a pas de récit suivi : nous sommes plus en présence d'autoportraits que face à des autobiographies. Cette singularité de Rousseau, en tant qu'auteur, recouvre le sentiment d'une singularité en tant qu'homme. Rousseau a toujours eu le sentiment de ce que d'aucuns nommeraient aujourd'hui sa différence. Nombreux sont les passages dans lesquels il se pose dans une altérité radicale. Il écrit souvent qu'il est un être à part. Les *Confessions* ne sont donc pas un simple exercice littéraire, elles sont une véritable quête de soi. C'est dans l'expérience de la solitude que Rousseau découvrira son humanité dans toute sa vérité

et sincérité. Solitude qui est pour lui la condition de possibilité d'un retour à soi et d'une découverte de son moi comparable par instants à la démarche d'un Descartes.

Ce retour à soi nous coupe-t-il de tout sentiment vis-à-vis d'autrui ? La lecture des premiers paragraphes des *Confessions* semble nous l'indiquer : Rousseau nous explique qu'il est autre, et qu'il est séparé du reste de l'humanité. Pourtant il convient de ne pas oublier qu'il y a chez lui un profond sentiment d'empathie à travers une morale fondée sur la nature. Se retrouver en tant que moi, par l'expérience de la solitude n'est pas en soi contradictoire avec la compréhension spontanée de l'autre pour autant que les conditions sociales et politiques prédisposent à la reconnaissance et à l'égalité. Rousseau pose par cette formule le but de son œuvre : décrire ce qu'il est mais aussi ce qu'est le monde en toute sincérité et en vérité. Sa tentative d'une totale transparence du moi mais aussi des relations sociales à travers une nouvelle forme du contrat social suscitera de nombreuses interrogations : est-il possible d'être totalement sincère ?

Vocabulaire

De cette phrase on retiendra trois termes : le moi, les semblables et la nature.

Le moi pour les *Confessions* est d'abord constitué par une suite de perceptions et de sensations qui par le biais de la mémoire nous livrent une identité ; il est une vie individuelle qui révèle une manière d'être et un caractère. Le moi pour Rousseau est l'équivalent de la subjectivité (le « je pense cartésien ») mais il est plus étendu que la simple conscience de soi. Il intègre un sentiment de soi et du monde, un lien entre la nature et autrui.

La nature est un terme classique du XVIII^e siècle et renvoie aussi bien à l'ordre de la nature des physiciens et savants qu'à l'état de nature en politique et anthropologie. Pour en trouver la racine, il convient de se référer à la *Lettre à Vernes* du 18 février 1758. La nature y est présentée comme le sentiment intérieur. Elle est le sentiment de la vie en sa totalité, elle parle en moi et me précède ; elle est l'affectivité qui me renvoie au sentiment de mon existence.

Mes semblables ne sont pas exclus de ce sentiment d'exister : l'amour de soi et la pitié sont des extensions de ce sentiment naturel. C'est lorsque les conditions politiques poussent à la rivalité que notre nature se perd et se fourvoie, et qu'ainsi prime « l'horrible système de Hobbes » qui nous décrit comme des êtres violents.

Portée

Dans l'histoire de la littérature mais aussi de la philosophie ce début des *Confessions* marque un point de commencement et un point d'arrivée : Rousseau fonde le genre de l'autobiographie moderne et l'achève d'une certaine manière par son côté radical et définitif. Comme nous l'explique Philippe Lejeune, c'est en portant ce genre à un haut degré de perfection que Rousseau en a infléchi l'histoire : désormais tout écrivain qui se préoccupe de biographie est renvoyé à Rousseau pour l'imiter ou le contester. On est condamné à passer par son œuvre.

« Ce premier sentiment de la violence et de l'injustice est resté si profondément gravé dans mon âme que toutes les idées qui s'y rapportent me rendent ma première émotion. »

Les Confessions, livre I, Édition de la Pléiade, Tome I,
Paris, Gallimard, 1959, p. 20.

Idée



Dans son autobiographie Rousseau affirme qu'il ne cachera rien de ce qu'il est. Si l'on peut s'interroger sur cette entreprise, on ne peut nier qu'il nous livre des épisodes de sa vie qui restent fondateurs d'une sensibilité et d'un rapport à l'existence relativement singulier. Une première scène marque Jean-Jacques enfant : une punition injuste. Il s'agit de montrer comment des situations vécues dans l'enfance s'impriment en nous pour ne jamais s'effacer.

Contexte

Le début des *Confessions* raconte la vie familiale particulière de Rousseau, il coûte la vie à sa mère et se trouve pris en charge par son oncle Bernard qui le place avec un cousin chez les Lambercier à Bossey. Après la mise en valeur d'une vie champêtre qu'il affectionne particulièrement, Rousseau décrit les sensations troubles qu'il éprouve lorsqu'il est corrigé par Mademoiselle Lambercier. Il a huit ans et c'est l'âge qui structure l'affectivité, la sexualité mais aussi le sens de la justice, de l'ordre et du désordre social.

Commentaire

L'épisode du peigne cassé s'inscrit dans une logique de construction de soi. La scène est simple : Rousseau étudie à côté de la cuisine et la servante met à sécher des peignes (l'objet est précieux à l'époque), l'un d'eux est retrouvé brisé. Dès lors se pose la question du coupable

et du responsable. Rien ne permet de confondre l'auteur du dégât. Ni la servante ni Rousseau ne semblent concernés par l'affaire, pourtant c'est lui qui se retrouve accusé et ce n'est pas Mademoiselle Lamercier qui doit le corriger mais son oncle Bernard que l'on appelle.

Cette scène nous livre un Rousseau qui ne cède pas et qui malgré la violence de la punition n'avoue pas. L'enfant découvre ainsi l'idée d'injustice alors qu'il était jusque là dans un monde de pure rationalité. Les adultes ne pouvaient être injustes.

Cette citation renvoie chez Rousseau à plusieurs niveaux d'analyse : le psychologique, le pédagogique, le philosophique.

Psychologiquement les historiens de la littérature et les spécialistes de l'autobiographie insistent sur le rapport ambigu de l'auteur des *Confessions* à la punition qu'il réprovoque et qu'il souhaite comme une forme de jouissance. Ici le fait de ne pas être puni par Mademoiselle Lamercier le déçoit. Rousseau joue sans cesse avec ses propres humiliations. Il y a sans aucun doute des éléments qui le dirigent vers de vifs sentiments de persécution qu'il gardera sa vie durant. Mais est-ce là l'essentiel ?

N'oublions pas qu'il décrit l'enfance autant que *son* enfance. Qu'est-ce l'enfant découvre lorsque la violence est produite par des adultes qui se trompent et qui se montrent injustes ? Pour l'essentiel, il considère le monde des adultes comme un monde réglé, admirable et quasi divin. Les règles et lois morales comme le montera plus tard Piaget dans *Le jugement moral chez l'enfant* sont d'abord hétéronomes : elles viennent du monde parfait que symbolisent les adultes. Or cette première injustice nous fait sortir de l'enfance car nous comprenons que les adultes ne sont pas des Dieux mais des êtres faillibles. Rousseau quitte l'infini de l'enfance pour saisir la finitude de l'humanité. Mais ce sentiment de l'injustice le marquera au point de toujours lutter pour la justice.

Philosophiquement l'œuvre reprendra en permanence ce sentiment de l'injustice injustifiable. Rousseau sera toujours à la quête d'un monde plus juste et le terrain politique chez lui ramènera toujours à la force de ce sentiment premier : l'ordre du monde est troublé si chacun n'y trouve pas sa place. Il convient, par ailleurs, de bien examiner la scène.

C'est à une petite leçon de philosophie du droit à laquelle nous sommes conviés : un acte est commis (peigne cassé), il n'y a pas de témoins et les preuves manquent. Comment définir des responsabilités si ce n'est par une logique de l'aveu ? Ce dernier apparaît comme une forme d'injustice au sein d'une justice qui oublie qu'elle n'est qu'humaine.

Rousseau clame son innocence et ne dénonce personne. Nous verrons que telle ne sera pas toujours son attitude.

Vocabulaire

L'injustice est ici présentée comme la condition première de la justice. Car il est vrai que nous découvrons celle-ci de façon négative. Dans cette expérience simple que fait l'auteur des *Confessions* il y a l'expérience fondamentale d'une dissymétrie : l'enfant est moins puissant que l'adulte. Ce sentiment de l'injustice commise et reçue parcourt l'ouvrage de Rousseau et marque son œuvre car c'est bien le lien entre justice et inégalité qu'il établira et examinera de façon critique dans sa pensée politique. La faiblesse de l'enfant renvoie sans cesse à la faiblesse des hommes. Ce qui n'est qu'un sentiment deviendra un système d'idées et de concepts mais cette expérience première se retrouve toujours en filigrane.

Portée

Dans l'ordre de la pensée rousseauiste ces quelques lignes sont essentielles car elles distillent un sentiment de révolte qui fera de Rousseau la mauvaise conscience du XVIII^e siècle. Dans un monde bâti sur l'idée d'un progrès continu celui-ci ramène ses contemporains à l'exigence d'une attention sans failles aux injustices et aux inégalités. Rousseau n'est pas pour autant un auteur naïf et plein de bons sentiments. Il développe simplement ce que certains auteurs contemporains nomment une éthique du *care* (du « prendre soin ») : morale et politique convergent sur un point : l'attention aux plus faibles de façon à ce que personne n'ait le sentiment d'être surnuméraire.